

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir; 40, Rue Nacel; De 3 à 6 heures du matin au Uruguay 20.  
Toute la correspondance sera traitée dirigée au Directeur.  
Les manuscrits et les dessins ne sont pas rendus.  
Téléphone à l'opérateur 339.  
Imprimé en los talleres de la imp. LATINA.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Bonn Juhud - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

## Examens de Langue Française

Le 24, 25 et 26 courant auront lieu au salon du Musée Pédagogique les examens de Langue française enseignée dans les collèges de la capitale par notre compatriote M. le Professeur Ranguis.

Le jury est composé ainsi qu'il suit:

Président, M. le Ministre de France A. Ponson; conseillers: M. M. les docteurs Luis Molina Lasiur; Téofilo E. Diaz; Eduardo Vargas; Alvarez Guillot; Pablo Demaria; Carlos García Acevedo; Gregorio L. Rodríguez; M. le colonel Carlos Morador Otero; lieutenant J. R. Ushera; M. le Presidente de la Société française d'Enseignement; Charles Cazaux; M. J. J. Dornaleche; M. Albert Cazaux; M. Eugène Legrand; M. Alexandre Lamas; M. M. les Professeurs Anselmo Lamarraga et Maxime Maturin.

L'ordre des examens aura lieu dans la forme suivante: Le 24, de 3 à 6 h. de l'après-midi, les collèges du second grade Nos. 1, 6, 7, 15 et 27 que dirigeant respectivement M. le professeur Marcial Villarino; Mesdemoiselles Isidora Chans, María Zavalla; Laura Palumbo et Juana Catalogne. Le 25, le collège du 3me, grade n. 1, et du 2<sup>e</sup> grade n. 7 que dirige M. Aurelia Viera et María Manrupe. Le 26 de 9 à 10 h. du soir l'Ecole d'Application que dirige M. Adela Castell.

Le 26, de 3 à 6 heures, le collège de 3<sup>e</sup> grade N. 2 que dirige madame Victoria Z. de Zerbino, le collège du 2<sup>e</sup> grade N. 9 que dirige madame Magdalena B. de Jaume, et de 9 à 10 heures du soir; l'Ecole d'Application que dirige M. Adela Castell.

L'enseignement de la Langue Française dans les collèges énumérés plus haut, représente une somme de travail énorme. Il représente aussi une tâche des plus difficiles à accomplir; il convient de féliciter notre laborieux compatriote le distingué professeur M. Ranguis de l'avoir menée à bonne fin, et nous souhaitons vivement que tous ses efforts soient couronnés de succès.

## Le respect de la Constitution

Paris, 20 octobre.

Au cours de la douloureuse affaire qui semble avoir véritablement hypnotisé le pays et dont, maintenant que les pouvoirs judiciaires en sont saisis, il n'y a plus lieu de parler jusqu'au jour où leur décision sera connue, il s'est produit à diverses reprises, et dans ces derniers temps, avec une persistance particulière, un incident qui ne semble pas avoir suapé les esprits et qui convient cependant de mettre en lumière et de retenir pour en dégager les conclusions qu'il comporte.

Cet incident est celui-ci:

Au fur et à mesure que «l'affaire» s'embrouillait, s'obscureissait, se dramatisait et, pour tout dire, rendait plus ardentes et plus violentes les passions qu'elle a soulevées, nous avons vu, dans certains milieux et sous l'empire de ces passions si diverses, les regards se tourner vers le chef de l'Etat.

Comme s'il était le maître d'intervenir et, par sa parole, de mettre un terme à une situation dont la raison et le patriotisme étaient également offensés, le président de la République a été interpellé par divers journaux.

Ils se sont efforcés de le mettre en cause. Ils l'ont supplié, adjuré, sommé de faire connaître son opinion. On eut dit qu'il détenait le mot révélateur le mot libérateur, le mot magique par lequel les esprits seraient définitivement clarifiés et apaisés.

Le président n'a pas répondu et il a eu raison. La Constitution a voulu le mettre et l'a mis au-dessus des partis et de leurs querelles. Il suffit d'avoir assisté aux débats de 1875, ou de les avoir lus, pour ne concevoir aucun doute à cet égard.

Elle a fait de lui au dehors le représentant de la nation, au dedans l'arbitre suprême, en déterminant les cas où, par le choix des ministres que lui dictent les votes des Chambres, il exercera cet arbitrage.

Tout ce qu'il ferait au delà serait excus de pouvoir et si, le cas échéant, certaines circonstances le pouvaient excuser, il n'en aurait pas moins violé la Constitution et dénaturé le rôle qu'elle lui assigne.

Les obligations que je signale ne s'en sont pas moins produites. Ceux qui les formulent avaient évidemment oublié les obligations auxquelles est tenu le chef de l'Etat.

Leur persistance à vouloir le faire descendre dans l'arène et le jeter dans nos luttes, si elle n'était pas... je n'accuse point... une tactique destinée à accroître le gâchis et la confusion, témoignait, tout au moins, d'un singulier mépris pour les garanties constitutionnelles, à moins que ce ne soit tout simplement ignorance ou indifférence.

Ce qu'il y a de plus piquant dans cet appel au chef de l'Etat que sa prudence l'a empêché d'entendre, c'est que les mêmes gens qui le lui adressaient sous la forme d'une impérieuse exigence étaient justement, pour la plupart, ceux qui, voici vingt ans, incriminent le président d'alors, le maréchal de Mac-Mahon, pour un acte qu'il fut licite et légitime et qui malheureusement ne l'était pas.

En désaccord avec le cabinet sur un point spécial, il crut pouvoir, en l'ab-

sence des Chambres, adresser et rendre publique une lettre au président du conseil, qui équivaut à un désaveu et partant à un renvoi. Les ministres démissionnèrent. Il en choisit d'autres. Mais son votant contre eux, quand elles furent réunies, les Chambres condamnèrent sa conduite.

Ce sont là des souvenirs qu'on a eu le tort d'oublier et qui permettent d'affirmer que nous eussions vu rentrer les mêmes faits et le même dénouement les couronner.

Supposez, en effet, que le président actuel eût prêté l'oreille aux sommations que lui étaient adressées et eût fait connaître son opinion sur «l'affaire», et vous jugerez aisément de la gravité de ce qui se serait produit.

On cette opinion eût été conforme à celle des ministres, et alors le président se découvrait en mettant contre lui ceux qu'ont blessés cette opinion et la suite pratique qui y a été donnée. On bien elle eût été contraire, et alors il ne restait plus aux ministres désavoués par le chef de l'Etat que à donner leur démission.

Qu'aurait fait la Chambre à son retour?

A qui eût donné raison?

Si elle eût donné raison aux ministres désavoués, elle contraintrait le président à se démettre. Si elle lui donnait raison à lui-même, elle se faisait complice de la violation du pacte constitutionnel et, en la consacrant de son vote, elle créait un précédent terrible et dangereux. On ne peut donc que louer le silence présidentiel.

Ce n'est pas, toutefois, pour aboutir à cette conclusion que j'ai pris la plume. J'ai voulu seulement marquer combien nous sommes enclins à perdre de vue que dans tous les gouvernements de forme libérale, le respect de la Constitution est la condition même de leur durée et de la sécurité nationale.

Cependant, il n'est pas de parti qui, dans son ardeur à vouloir triompher, ne pousse à tout instant, sans s'en rendre compte, à en méconnaître par quelque chose les dispositions. Mais c'est le devoir de ceux qui en ont assumé la défense de les faire respecter, dissuader, pour y parvenir, assister à des courants d'opinion puissants et persistants.

Lorsque, par exemple, certains députés sommèrent le gouvernement d'éclairer les Chambres afin qu'elles aient à décider s'il convient ou non de réviser le procès Dreyfus, ils poussent à la violation de la loi constitutionnelle en cherchant à créer une confusion de pouvoirs qu'elle a voulu empêcher, tendant à substituer au pouvoir des ministres responsables et entier au droit d'initiative, qui n'appartient qu'à ceux-ci, quittes à être approuvés ou condamnés par les Chambres.

Voilà la vérité, voilà les principes. Ils sont indépendants du caractère des circonstances qui servent de prétexte à les méconnaître. On ne saurait les oublier sans péril, et si l'on entendait décider qu'il est des cas où ne peut sortir de la légalité, on aboutirait logiquement à absoudre le coup d'Etat de Brumaire et celui de Décembre.

ERNEST DAUDÉ.

## Encore la mission Marchand

Il nous paraît utile, en présence des débats passionnés auxquels a donné lieu la prise de possession de Fashoda par la mission Marchand, de rappeler en quelques mots la marche de cette audacieuse expédition.

Ce fut au mois d'août 1896 que la mission se mit en route; le programme de Marchand comportait l'ouverture d'une route qui permit de faire communiquer avec le Nil nos possessions du Congo, et d'assurer la circulation entre les divers centres de notre colonie.

Cette dernière partie de la mission fut rapidement menée à bien: en six mois la circulation était assurée sur toute la ligne d'étapes joignant Loango à Brazzaville.

Ceci accompli, commença la marche vers l'Orient, en empruntant le cours de l'Oubanghi, sur lequel on se lança avec un important convoi dont les pièces principales étaient les parties d'un canonnière démontable, le «Faïtherbe», qui devait servir à conduire l'expédition jusqu'au Nil, par la voie des affluents le Soueh.

Ce n'est que fort avant dans l'année 1897, au prix de fatigues inouïes et de dangers de toutes sortes, que la mission se trouva enfin concentrée entre Bengassa et Semio, sur le M. Bomou. De là on se mit à l'œuvre, construisant une route qui, assurant les communications entre le M. Bomou et le Soueh, permettait enfin de gagner ce dernier cours d'eau, ouvrant le route du Nil.

Le travail fut formidable, d'autant plus que la canonnière «Faïtherbe», dont le transport avait été l'une des plus grandes difficultés de l'expédition, ne put pas être mis en état de naviguer, quand vint l'heure de l'utiliser.

Il fallut construire des pirogues, et c'est avec ces moyens que l'on atteignit, vers la fin de 1897, le confluent du Waou avec le Soueh.

On se souvient, à cette époque, comment furent grandes les inquiétudes qui nous assaillaient en France, alors que le bruit commença à courir—de source anglaise, naturellement—que Marchand et ses valeureux compa-

nons, restés isolés dans cette redoutable région de Bahr-el-Ghazal, avaient été massacrés par les tribus hostiles.

Mais l'expédition continuait activement son œuvre, elle se frayait un passage dans les marais du Bahr el-Ghazal, gagnait le Soueh, occupant successivement Meschira et Rek et campant sur les bords du lac N.

Aujourd'hui, ils sont à Fashoda, sur le Nil, ces vaillants Marchand, les capitaux Baratier, de la cavalerie; Germain, de l'artillerie de marine; Maugn et Largeau, de l'infanterie de marine; le lieutenant Fouqué; l'enseigne Dyé; le docteur Emily.

Il sont là-bas, attendant que la France, jalouse des droits qu'ils lui ont acquis au prix de tant d'héroïques peines, impose la légitimation d'une possession si glorieusement conquise.

On sait que les événements en ont décidé autrement.

J. P.

## Le naufrage du "Luchaná"

Nous avons récemment annoncé, en quelques mots, la perte du vapeur «Luchaná», à la suite d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le vapeur anglais «Royal-Exchange», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Quand il fut à la hauteur de la Costa-Fernandina, il aperçut le «Luchaná» qui venait d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'*«El Porvenir»*, de Séville:

Le «Luchaná», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonnes de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espigones, avec un chargement de minéraux.

Aussi je les compare à ces arbres qui ne produisent que des fruits après pour prix des soins dont on les a entourés, ou qui ne récompensent que par des rameaux stériles et nus la main diligente qui a arrosé leur plante. Ils ressemblent au serpent glacé que vous réchaufferez dans votre sein et qui mourra comme le brenfateur qui l'a sa-

nim. N'itez donc pas les ingratis, et gardez au fond du cœur le souvenir de ceux qui vous ont obligés. Rappelez-vous que les animaux eux-mêmes sont reconnaissants, et que les chiens lèchent la main qui les frappe, parce qu'ils se souviennent que cette même main les a souvent caressés.—T.

## La femme double

Bernard sait que sa femme Emilie est charmante, mais il est le seul à le savoir d'une manière complète et sûre.

Avec lui, en dehors de sa bonne affection amoureuse, qu'il trouve légitime de posséder seul, elle est une délicieuse camarade, cordiale, enjouée, toujours prête à alléger le fardeau de ses soucis, à égayer sa morosité, à pourrir sa retraite de mille et mille silhouettes fugitives, sans cesse renouvelées, et qui se résument en un parage d'une infinité gracieuseté.

Toutes les minutes ne sont pas semblables, et il y a, naturellement, chez Emilie, des mécontentements, des brusqueries, des petites colères. Ces légers nuages ne sont que mieux apportés le beau temps perpétuel, et la jeune femme semble en possession pour jamais de ce don si précieux de la bonne humeur. Dès son réveil, le rit à la vie, elle est fraîche, épousie, comme une rose au jardin. Elle ne connaît pas les paresseuses, les engourdissements, les tristesses, qui assaillent la plupart des êtres humains. A l'heure où il faut recommencer de vivre, elle a toute la hâte de respirer l'air, de revoir la lumière.

Qui aurait jamais pu croire que tout près d'arriver après un long et périlleux voyage, le «Luchaná» trouverait la sa perter. On était à quelques milles de Séville. A l'ébranlement produit par la collision, les mécaniciens qui se trouvaient en bas montèrent rapidement sur le pont.

Le capitaine, debout sur la passerelle avec les autres officiers du bord, pressent vivement chacun de se jeter à l'eau. Il avait compris que tout était perdu, qu'il était inutile de lutter et qu'il fallait du moins sauver les vies humaines.

Effectivement, le navire violemment secoué dans toute sa masse, commença déjà à s'engouffrer dans l'abîme. Il n'y avait pas de temps à perdre. En un clin d'œil dix-sept hommes sautaient donc dans la rivière et nageaient vers la

rive. Pendant ce temps, le «Luchaná» se démantela complètement et fut



